

LIBERTÉ

LIBERTÉ

LIBERTÉ
A. 2
1911

MRA Productions
Distributeur de Films S.A.
1, rue du Commerce, Genève, (022) 25 22 76

LIBERTÉ

DIALOGUE DU FILM

écrit par

MANASSEH MOERANE

vice-président de l'Association des instituteurs africains d'Afrique du Sud

IFOGHALE AMATA

ancien président de l'Association des étudiants de l'Université d'Ibadan,
en Nigéria

A. AABAYISAA KARBO

député au Parlement de Ghana

EDITIONS DE CAUX

P R É F A C E

« *L*es peuples d'Afrique ont un message à apporter au monde. Ils le feront grâce à une pièce de théâtre. Celle-ci jaillira de leurs cœurs et de leur expérience. Elle fera pour l'Afrique ce que La Case de l'Oncle Tom fit pour l'Amérique. » Telles sont les pensées qui se sont imposées au Dr Buchman dans le silence d'une nuit de juin 1955.

« Une pensée vient, dit-il, rien de plus peut-être qu'un déclic qui fait dresser l'oreille. On réagit. Et des millions de gens pourront en bénéficier si elle est effectivement réalisée. »

Nous étions à ce moment-là une trentaine d'Africains des quatre coins du continent à prendre part à l'assemblée du Réarmement moral à Caux avec des représentants des autres régions du monde. Le Dr Buchman nous fit part de ses pensées. Ensemble, nous avons alors recherché quelle était la volonté de Dieu. La trame de l'histoire prit forme ; trois jours plus tard, une pièce était écrite. Nous l'avons intitulée Liberté. Une semaine après, c'était le premier lever de rideau.

Avant une représentation, un député nigérien disait à l'auditoire : « L'heure de l'Afrique a sonné ; voici la réponse de l'Afrique. » Dès lors, nous avons été catapultés dans l'histoire. En quelques mois, Liberté a été vue par trente mille Européens, à Londres, Paris, Bonn, Berne, Genève, Helsinki, Copenhague, Stockholm, Oslo, Milan et même Kiruna, à l'intérieur du cercle polaire.

Tel fut le destin de Liberté, née du sacrifice d'hommes et de femmes qui veulent libérer leurs nations et donner la liberté au monde.

La pièce Liberté étant demandée partout, nous avons décidé d'en faire un film. Plus de deux mille personnes ont fait de grands ou de petits dons dans cette intention. Une des premières contributions a été celle d'un jeune étudiant du Caire. « Je n'ai rien à donner, dit-il, si ce n'est la montre que m'a laissée mon père, mort il y a deux mois. C'est une part de mon cœur et de mes souvenirs. » Les acteurs ont fait aussi de grands sacrifices. Quelques-uns ont renoncé à leur situation. Moi-même j'ai dû risquer de perdre la mienne et d'être mal compris. J'ai dû abandonner mes droits à la retraite. J'ai dû vivre plusieurs mois loin de ma femme et de mes enfants. Un cinéaste suédois, qui avait travaillé avec Walt Disney, a offert ses services, résiliant pour cela un contrat bien payé. La troupe entière a travaillé bénévolement.

L'action se déroule en Afrique. La première scène a été filmée sur les rochers d'Abeokuta, domaine du peu-

ple Yoruba en Nigéria. L'Alake, Ladapo Ademola II, a rassemblé deux mille de ses chefs et de ses sujets pour servir de figurants. L'Oba de Lagos, Adele II, a prêté ses ornements royaux et nous a prodigué ses conseils au studio. Tout le monde nous a aidés, chefs, syndicalistes, étudiants, l'animatrice des femmes du marché, l'armée, le gouvernement, les écoles, les chefs religieux.

L'une des scènes les plus pittoresques a été tournée sur les rives majestueuses du Niger avec l'aide de l'Obi d'Onitsha, monarque de ce port fluvial historique, entouré des chefs des tribus Ibos, Yorubas et Hausas. Six mille figurants prirent part à ces scènes folkloriques. Certaines scènes ont eu pour cadre la magnifique cour intérieure de l'Ewi, roi d'Ado Ekiti, dans la région occidentale. Un juge fédéral anglais a prêté sa maison, de même qu'un chef nationaliste. Des hommes et des femmes de partis politiques violemment opposés, de races, de langues et de croyances différentes, qui dans l'ordinaire n'auraient jamais été d'accord sur quoi que ce soit, se sont unis pour apporter leur aide à cette entreprise. Un Américain noir, musicien de talent, Jim Owens, écrivit la musique.

Ainsi Liberté, déjà au cours de sa création, atteignait son but : unir les hommes par delà les classes et les races, comme l'expriment ces mots du Dr Buchman : « L'heure de l'Afrique a sonné. L'unité née sous la direction de Dieu permettra de résoudre chaque problème ».

Manasseh Moerane.

DISTRIBUTION

- LE ROI DE BOKONDO** Matthew Elebesunu, haut fonctionnaire, fils d'un chef de Nigéria.
- LA REINE DE BOKONDO** Elsie Chiwuzie, Nigéria, institutrice.
- ADAMOU, PREMIER MINISTRE DE BOKONDO** Manasseh Moerane, vice-président de l'Association des instituteurs noirs d'Afrique du Sud.
- MOUTANDA, CHEF DU PARTI NATIONALISTE** Ifoghale Amata, ancien président de l'Association des étudiants de l'Université d'Ibadan, Nigéria.
- COLLARD, ADMINISTRATEUR COLONIAL** Lionel Jardine, ancien haut fonctionnaire de l'administration britannique aux Indes.
- Mme ADAMOU** Eunice Opperman, Rhodésie du Sud, infirmière.
- Mme MOUTANDA** Christine Awuma, Ghana, étudiante.
- Mme PALAVER** Kezia Fashina, Nigéria, membre du Conseil municipal de Lagos, dirigeante des femmes du marché de Lagos.
- PALAVER, CHEF DU PARTI DE L'OPPOSITION** Dr William Nkomo, Afrique du Sud, médecin, fondateur et premier président de la Ligue de la Jeunesse du Congrès national africain.
- BOULANI, MILITANT EXTRÉMISTE** Onumara Egunwoke, Nigéria, syndicaliste, secrétaire du syndicat du personnel navigant du port de Lagos.

ADAMOU — Notre terre...

LA FOULE — Liberté !

ADAMOU — Notre terre...

LA FOULE — Liberté... Liberté... Liberté... Liberté...

Du haut d'un rocher, Adamou s'adresse à la foule. Puis, se tournant vers les spectateurs, il leur présente son pays et son peuple.

ADAMOU — Oui, LIBERTÉ est notre lutte. Oui, LIBERTÉ est notre histoire. Nous vous la contons parce que c'est le message que le cœur de l'Afrique veut adresser au monde. Nous qui l'avons écrit, nous qui interprétons ce film, nous venons des quatre coins de cette Afrique où la nature généreuse a prodigué ses dons... mais où l'homme vit dans le dénuement et la souffrance, dans la douleur et la peine, où la misère pleure à la porte de l'abondance... Ici, s'étendent d'humbles villages. Là, s'élèvent des cités altières. Ici, le moderne côtoie l'ancestral. L'homme franchit les siècles de l'histoire humaine en l'espace d'une génération. Ici le passé, comme à regret, cède le pas à l'avenir. Ici, l'Occident et l'Orient se confondent dans l'immense creuset de la race humaine. Ça c'est l'Afrique... et quelque part, juste au cœur de ce grand continent, il y a Bokondo.

Au palais royal. Le roi est assis sur son trône. Asounké, la reine est à ses côtés. Adamou entre et se prosterne.

ADAMOU — Je salue Votre Majesté.

LE ROI — Adamou, quel est le programme de la journée ?

ADAMOU — Votre Majesté, vos chefs voudraient avoir une audience.

LE ROI — Ils peuvent entrer.

Au son des tam-tams, les chefs entrent et se prosternent devant le roi.

1^{er} CHEF — Votre Majesté, notre peuple prospère sous votre prestigieux règne.

2^e CHEF — Votre Majesté, les esprits s'agitent et les idées fermentent, telle la sève des arbres.

3^e CHEF — Votre Majesté, notre peuple réclame des terres, pour les jeunes qui grandissent.

4^e CHEF — Votre Majesté, le joug étranger est lourd à nos épaules.

LE ROI — Adamou, qu'avez-vous à dire à cela ?

ADAMOU — Vos chefs ont bien parlé, Votre Majesté. Il y a en effet de l'agitation. Nous vivons une période de transition qui changera notre vie. Un ordre nouveau tend à remplacer l'ancien, mais nous avons été assez habiles, Votre Majesté. Grâce à votre humble serviteur, notre condition s'est améliorée en dépit d'ambitieux politiciens qui déchirent notre pays, en dépit de nos puissants maîtres étrangers. Laissez donc, Votre Majesté, les chefs retourner aux assemblées du peuple. Majesté, ils revien-

dront nous dire ce que le peuple désire et nous essaierons alors de le satisfaire rapidement.

L'audience terminée, les chefs et Adamou se retirent. Le roi reste seul avec Asouké.

LE ROI — Asouké, mon cœur est troublé.

ASOUNKÉ — Mais que trouble le cœur de mon grand roi ?

LE ROI — Ce vieux renard d'Adamou. Il va semant la division dans tout le pays.

ASOUNKÉ — Pourtant il me semble être le modèle des ministres.

LE ROI — On pourrait le croire, mais pour moi, hélas, je ne lui accorde que peu de confiance. Il mise sur plusieurs tableaux. Il est vaniteux, il est ambitieux.

ASOUNKÉ — J'admire votre perspicacité, Seigneur.

LE ROI — On dit que toutes les femmes sont bavardes, Asouké. Vous n'êtes pas sans savoir ce qu'on pense d'Adamou et de sa femme.

ASOUNKÉ — Moi, Seigneur, si j'étais vous...

LE ROI — Je n'ai que faire de vos conseils. Dites-moi ce que vous savez.

ASOUNKÉ — Adamou doit être, en ce moment, presque arrivé chez Monsieur Collard et les femmes du marché disent qu'il est question d'une nouvelle taxe, et cet impôt déjà leur fait faire du mauvais sang.

LE ROI — Grâce à vous et à vos femmes, Asouké, je crois que je vais liquider nos services de renseignements.

Dans le parc de Collard. Collard est plongé dans la lecture d'un journal.

LE DOMESTIQUE — Monsieur Adamou demande à parler à Votre Excellence.

COLLARD — Bougre de bougre ! Pourquoi ces gens viennent-ils vous voir quand bon leur semble ?

LE DOMESTIQUE — Il dit qu'il a été convoqué. Dois-je le renvoyer ?

COLLARD — Oh, diable, non ! Accompagne-le au bureau.

LE DOMESTIQUE — Oui, Excellence.

Quelques instants plus tard, dans le bureau de Collard.

COLLARD — Ah, vous voilà, Adamou !

ADAMOUC — Bonjour, Monsieur Collard.

COLLARD — Comment allez-vous ? Asseyez-vous. Je voulais vous voir pour discuter des terres que vous nous réclamez.

ADAMOUC — Les Babalawas les revendiquent pour leur bétail.

COLLARD — Je m'en suis entretenu avec mes experts, il ne saurait en être question. Les Babalawas veulent ces terres, mais il ne suffit pas de vouloir ces pâturages, il faut qu'ils paient pour les avoir et leur insistance à rap-peler que ces terres leur ont appartenu jadis est assez irritante.

ADAMOU — Je vous comprends. Toutefois, M. Collard, les Babalawas représentent un puissant parti politique d'opposition dont Moutanda est le chef.

COLLARD — Sans doute, mais il y a sûrement un moyen d'arranger les choses. Regardez cette carte. Les terres de Babalawas sont ici ; et là, celles qu'ils voudraient bien avoir, mais il ne saurait en être question. En prenant certaines dispositions, peut-être pourrions-nous trouver un arrangement par ici. Croyez-vous que cela leur conviendrait ?

ADAMOU — C'est peut-être possible, oui. Je transmettrai à Moutanda votre proposition, mais j'ai peur d'échouer... Vous le connaissez.

COLLARD — Je ne pourrai guère faire autre chose. La terre coûte cher maintenant.

ADAMOU — Oui, bien sûr. Mais comment trouveront-ils de quoi payer ?

COLLARD — Si vraiment ils y tiennent, il est normal qu'ils nous donnent une compensation, mais cela pourrait s'arranger par une légère hausse des taxes, eh bien, disons, dix à douze pour cent.

ADAMOU, *suffoqué* — Comment ?

COLLARD — Je crois être raisonnable. Personne ne refusera cet impôt en échange de tous ces terrains.

ADAMOU — Je rapporterai notre conversation. Au revoir, M. Collard. Votre compréhension des aspirations de mon peuple est une source constante d'étonnement pour moi.

COLLARD — Mais, Adamou, j'essaie d'être juste. Vous le savez, depuis le temps que je suis ici.

ADAMOU — Oui, M. Collard, cela fait déjà très longtemps.

Il part.

Chez Adamou. Adamou arrive de chez Collard. Sa femme et son fils viennent l'accueillir à la porte.

M^{me} ADAMOU — Adamou, le maître d'école a demandé à te voir pour la troisième fois.

ADAMOU — Je n'ai pas une minute. Laisse-moi tranquille.

ADE — Papa, regarde ce dessin.

ADAMOU, *sans regarder* — Très joli, mon petit.

Il se hâte vers le téléphone.

Ici Adamou. Oui. J'arrive à l'instant de chez Collard. Arrangé ? Tu sais qu'on ne peut pas s'arranger avec eux. Ils vous donnent un lapin et ils en parlent comme si c'était un éléphant.

Au palais royal, le roi et Asouké poursuivent leur conversation.

LE ROI — Je crois qu'il serait assez opportun d'éloigner Adamou pour quelque temps. Et comme il est question d'envoyer un délégué à la conférence intercontinentale de Genève, là-bas, il ne fera aucun mal.

ASOUNKÉ — Excellente idée, Majesté. Son départ vous donnerait un peu de repos.

Tumulte et bruit de voix. Arrive le chambellan.

LE ROI — Qu'est-ce que c'est que tout ce bruit ?

LE CHAMBELLAN — C'est Moutanda, Votre Majesté. Il a demandé plusieurs fois à être reçu et maintenant il est là avec cinquante personnes et veut avoir tout de suite une audience. Il dit qu'il n'hésitera pas à enfoncer la porte si vous ne le recevez pas.

LE ROI — Je ne peux le recevoir, il faut qu'il suive le protocole.

ASOUNKÉ — Mais vous savez que cela demanderait près de six mois, Votre Majesté.

LE ROI — Le protocole est le protocole.

ASOUNKÉ — Et le roi est le roi ; Votre Majesté fait donc ce qu'elle veut.

LE ROI — Introduits-le dans la cour intérieure. Asounké, laissez-moi seul.

ASOUNKÉ — Mais pourquoi ne puis-je rester avec vous, Seigneur ? Je pourrais avoir une idée peut-être...

LE ROI — Vous ?

ASOUNKÉ — Oui.

Peu après, Moutanda s'approche.

MOUTANDA, *se prosternant* — Je vous salue, Grand Empereur. Ai-je interrompu une réunion de famille, Majesté ?

LE ROI — Qu'y a-t-il de si urgent pour troubler ma vie privée ?

MOUTANDA — Votre Majesté, il s'agit de M. Collard. La situation est très tendue. Nous subissons un esclavage

politique et une véritable exploitation. Nos maîtres étrangers sont la cause de nos souffrances. M. Collard envisage encore une hausse des taxes. Je voudrais qu'un jour il tombe entre mes mains.

ASOUNKÉ — Moutanda, en voulez-vous à l'homme lui-même ou à son gouvernement ?

MOUTANDA — Personnellement, je n'ai rien contre l'homme, il n'est que le serviteur de son pays et moi, je représente l'esprit nouveau de l'Afrique.

LE ROI — Venons au fait, Moutanda.

MOUTANDA — Il faut qu'on nous rende nos terres, et si M. Collard ose exiger un nouvel impôt pour nous rendre ce qu'on nous a volé, et si Votre Majesté contresignait un tel acte, cela provoquerait une révolution sanglante, la plus sanglante que connaîtrait notre pays, et c'est moi qui en serais le chef. Je vous salue, Majesté.

ASOUNKÉ — Moutanda, pourquoi vous est-il si difficile d'être poli avec votre souverain ?

MOUTANDA — L'esprit de Bokondo sans cesse court dans mes veines.

Il se prosterne et s'éloigne.

LE ROI — Il y a une flamme dans cette homme, je le reconnais, mais nous devons le surveiller.

Chez Adamou. Adamou se prépare à partir en voyage.

M^{me} ADAMOU — Je voudrais que tu emportes ce gari.

ADAMOU — Mais qu'est-ce que j'en ferai ?

M^{me} ADAMOU — Ils n'en ont pas en Europe. Que mangeras-tu ? La nourriture là-bas est horrible.

ADAMOU — Je t'en prie.

M^{me} ADAMOU — Prends donc cette autre paire de souliers. J'ai entendu dire qu'on les met à la porte pour qu'on vous les cire dans la nuit et qu'on les retrouve tout brillants.

ADAMOU — Oui, oui, je sais ce que j'ai à faire.

M^{me} ADAMOU, *lui tendant une bouillotte* — Ça aussi te sera utile, il ne fait pas chaud en Europe.

ADAMOU, *excédé* — Non, non, je n'ai que faire de tout cela.

M^{me} ADAMOU — Puis-je aller avec toi à l'aéroport ?

ADAMOU — Non. Je n'ai pas envie d'être embarrassé par une autre de tes idées.

Adamou part pour l'aérodrome.

Genève. Au Palais des Nations, Adamou participe aux travaux de la conférence internationale.

LE PRÉSIDENT — Écoutez-moi, une dernière fois, j'en appelle à vous. Pensez-vous que nous soyons venus des divers coins du monde pour exposer nos différends ? Certainement pas, nous sommes venus pour essayer, au contraire, de trouver un terrain d'entente. Je suis sûr que nous sommes d'accord au moins sur cette motion...

Au vote, refus intransigeant de nombreux délégués.

La proposition est rejetée ! La conférence est ajournée.

Les délégués quittent la salle. Des conversations particulières s'engagent.

ADAMOU — Cette conférence ne va pas apporter d'amélioration.

UN DÉLÉGUÉ — C'est fatal. Chaque homme veut d'abord que ce soit son voisin qui change.

UN AUTRE DÉLÉGUÉ — Comme chaque nation veut que ce soit les autres nations qui changent.

LE 1^{er} DÉLÉGUÉ — Mais tout le monde espère que le voisin aura le courage de commencer.

LE 2^e DÉLÉGUÉ — Si nous voulons vraiment que le monde change, le meilleur moyen c'est que chacun de nous change.

LE 1^{er} DÉLÉGUÉ — Oui, c'est la seule voie.

LE 2^e DÉLÉGUÉ — Sortons, voulez-vous ? Et on va en parler.

ADAMOU — Il est temps que le monde trouve enfin une réponse à ce chaos.

Ils sortent ensemble.

A Bokondo, les esprits s'agitent pendant ce temps. Un avis officiel annonce une majoration des taxes de 15 0/0. Sur la place du marché souf-

fle un vent de révolte. Moutanda grimpe sur le toit d'un édifice public, amène le drapeau de la puissance coloniale et se met à haranguer la foule.

MOUTANDA — Notre heure a sonné maintenant, Colard a osé augmenter encore les impôts, oui, mais nous résisterons cette fois jusqu'au bout. Il ne faut jamais capituler devant l'arrogance et la supériorité des oppresseurs. Ils nous ont pris tout ce que nous possédions jadis. Notre peuple en est réduit à être porteur d'eau ou coupeur de bois dans le pays de ses ancêtres, pendant que l'étranger nous oppresse.

L'agitation gagne la boutique de M^{me} Palaver.

M^{me} PALAVER — Il faut combattre ces nouveaux impôts.

PALAVÉ — Fais attention, Maggie, ne t'occupe pas de Moutanda et de sa politique.

PALAVÉ — Il arrivera un malheur si nous le laissons continuer.

M^{me} PALAVER — Vous êtes des poltrons, vous êtes des mous, toi et ceux de ton Parti national manqué.

PALAVÉ — Nous voulons la liberté dans la justice, pas dans le sang.

M^{me} PALAVER — Mais il faut résister aux nouvelles taxes.

PALAVÉ — Maggie, fais attention !

Le lendemain, chez Moutanda.

MOUTANDA — Pauline, tu sais que mes amis du Parti vont venir me voir tout à l'heure.

M^{me} MOUTANDA — Combien de bouteilles vas-tu leur offrir ?

MOUTANDA — Que veux-tu insinuer ?

M^{me} MOUTANDA — Que tout l'argent dépensé dans tes beuveries pourrait servir à autre chose, par exemple, à nous nourrir un peu mieux.

MOUTANDA — Tu es une femme, tu raisonnes trop en égoïste, c'est mesquin, tu sais, d'être égoïste.

M^{me} MOUTANDA — Egoïste ? Je me demande qui l'est de nous deux. Ecoute, Moutanda, cet argent que tu gâches avec tes amis si facilement, tu ne penses pas qu'il serait utile pour notre enfant ?

MOUTANDA — Alors, tu aimerais sans doute mieux que l'on me traite d'avare, si je les invitais sans leur donner à boire ?

M^{me} MOUTANDA — Est-ce que tu sais que les autres femmes me traitent de moins que rien parce que je porte toujours la même robe ?

MOUTANDA — Pauline, tu es en train de faire une montagne d'une taupinière. Je viens d'acheter quelques bouteilles parce qu'ils aiment discuter des problèmes devant un verre de bière. C'est la discussion qui importe et non la bière.

On frappe.

M^{me} MOUTANDA — Je suis sûre que c'est eux.

MOUTANDA — Alors, on fait la paix ? Reçois-les bien. Montre-toi gentille. Entrez...

Elle quitte la pièce. Entrent Kabala, Tadima et Boulani. Moutanda les salue et les fait asseoir.

MOUTANDA — Asseyez-vous. Vous allez bien ?

TADIMA — J'ai la gueule de bois, ce matin, mais pour nous les patriotes, le devoir avant tout. Notre terre !

TOUS — Liberté !

MOUTANDA — Amis, nous nous sommes battus pour la liberté, nous avons presque conquis l'indépendance, mais il ne faut pas se priver de tous les avantages de la civilisation que nous ont apportés les impérialistes. Pauline... Pauline...

M^{me} Moutanda rentre avec des bouteilles de bière.

M^{me} MOUTANDA — Bonjour, Messieurs.

TOUS — Bonjour, Pauline.

MOUTANDA — Tu es une fille épatante, comment as-tu deviné ?

M^{me} MOUTANDA — Je sais toujours ce que mon maître désire, avant même qu'il ne le dise.

Rires.

MOUTANDA — Servez-vous, les amis. Oui, vous avez lutté pour l'indépendance et j'apprécie votre courage et vos efforts, mais ce n'est que le commencement. Que la chance nous sourie !

TOUS — A la chance !

KABALA — Le pays demande que restitution lui soit faite. Les richesses de nos terres ont rempli les coffres-forts des étrangers pendant que, sur notre sol, nos enfants manquent de pain.

TADIMA — Nous devons en arriver à l'expropriation. *Les étrangers chez eux*, voilà le mot d'ordre de notre parti, et nous l'appliquerons.

MOUTANDA — Oui, bien sûr, c'est comme ça que nous vaincrons. Nous serons dès demain au pouvoir, nous les Africains, et le monde se rendra compte que nous pouvons nous gouverner nous-mêmes.

KABALA — Cette terre est celle de nos aïeux, cette terre est à nous. Si le gouvernement ne se soumet pas au peuple sans réserve, eh bien, nous le renverserons et nous prendrons le pouvoir nous-mêmes.

MOUTANDA — Toutes ces démonstrations contre les taxes servent très bien notre cause. C'est d'abord Adamou qu'il faut renverser. Il doit sa situation au favoritisme du roi, et aux intrigues des impérialistes qui le mènent. Lui, il n'est pas de cette puissante tribu des Babalawas, j'en suis, et vous aussi. Notre tribu a la majorité. C'est pourquoi ce que je décide est juste, selon les principes essentiels de la démocratie.

TADIMA — Il faut être de son siècle. Par son dynamisme et par son emprise sur les masses, Moutanda deviendra premier ministre dans quelques jours.

KABALA — Je ne suis pas ambitieux (*rires*), mais je ne saurais dire *non* si mes services étaient requis demain par la nation. Notre terre...

TOUS — Liberté !

BOULANI — Adamou doit arriver dans quelques heures, il faut qu'on frappe un coup sans tarder. Le premier à éliminer, c'est lui, ensuite Collard.

TADIMA — Et n'oublie pas Palaver et son Parti National Africain.

KABALA — Il s'enfuira comme un lapin.

Rires.

BOULANI — Les personnages sont secondaires, la cause importe seule, c'est ça, Moutanda ?

MOUTANDA — Oui, mais ne perdons pas notre temps. Vite, allons tous au marché, et parlons au peuple.

KABALA — Notre terre...

TOUS — Liberté !

La réunion est terminée. Boulani sort et rejoint une voiture où des comparses l'attendent.

BOULANI — Dites-donc, nous allons d'abord à l'aéroport. On va s'occuper d'Adamou. Après on ira chez Collard, ensuite on ameutera le peuple sur la place du marché. Est-ce que vous avez le matériel ?

1^{er} HOMME — Oui, Boulani.

2^{me} HOMME — Il est là.

BOULANI — Est-ce que ça marchera ?

1^{er} HOMME — Oui, ça marchera.

BOULANI — Bien, filons à l'aéroport, Adamou va arriver.

Ses compagnons sortis, Moutanda reste seul avec sa femme.

MOUTANDA — Pourquoi es-tu si triste, Pauline ?

M^{me} MOUTANDA — Je vis seule constamment. Je prends mes repas toute seule. Je trouve que les heures sont longues. Une veuve serait comme moi...

MOUTANDA — Ne t'inquiète pas. Aujourd'hui, je vais revenir pour déjeuner.

M^{me} MOUTANDA — Pour déjeuner ?

MOUTANDA — Je n'ai que quelques paroles à prononcer, mais ce seront des paroles bien senties. Au revoir.

M^{me} MOUTANDA — Au revoir.

Devant la boutique de M^{me} Palaver. Moutanda passe en distribuant des tracts.

MOUTANDA — Madame Palaver, Monsieur Collard croit qu'il a le droit de continuer à se moquer du peuple, mais on va leur faire voir, à lui et à son gouvernement, qu'ils ont tort. Quant à leur complice Adamou qui arrive aujourd'hui, il peut être sûr qu'on va s'occuper de lui.

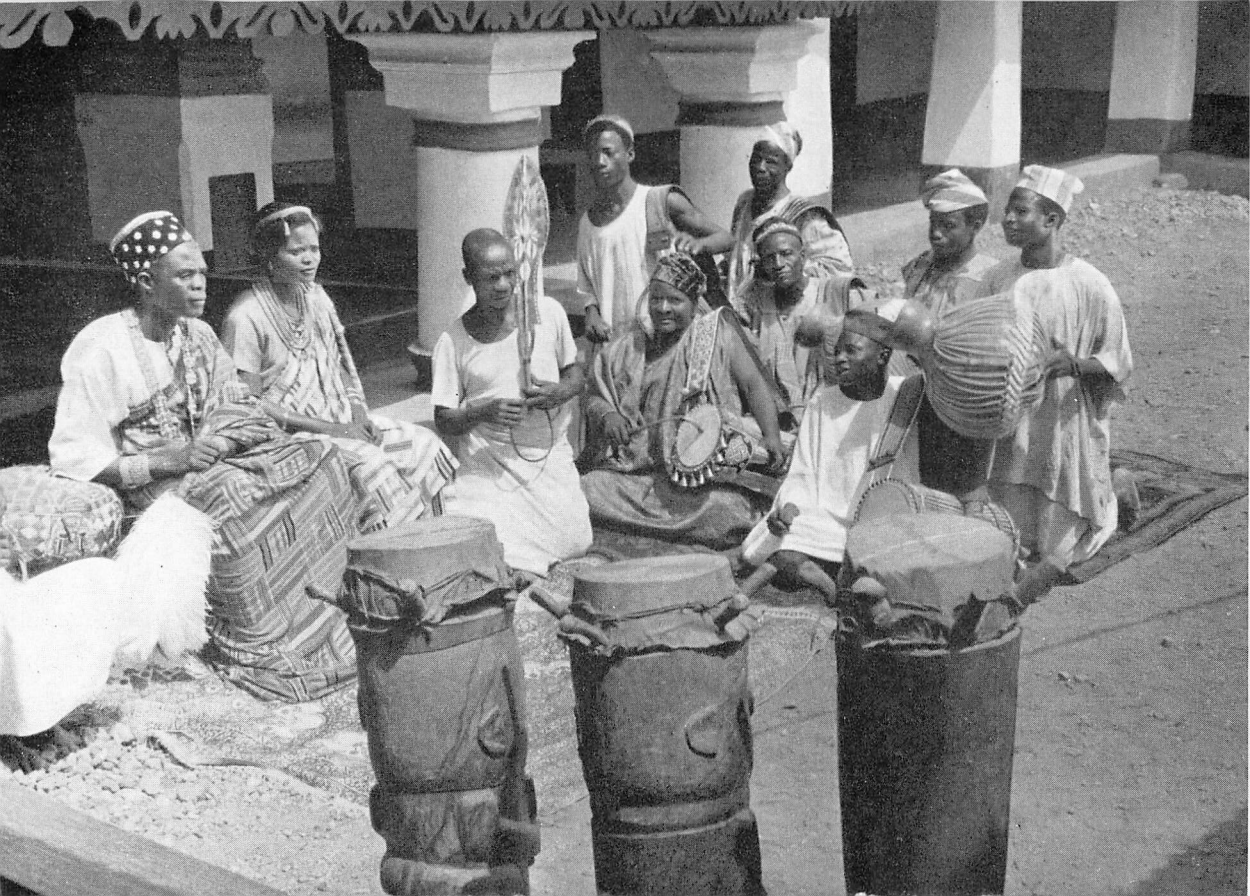
Il s'éloigne.

PALAYER, à sa femme — Tu te laisses encore entraîner par ce fou furieux de Moutanda. Je te l'ai dit, lui et ses amis vont bientôt avoir de très graves ennuis.

M^{me} PALAYER — En tout cas, ce sont des hommes d'action, pas comme toi et ton parti. Ils ne sont pas les domestiques de Collard et d'Adamou.

PALAYER — Maggie, tu es impossible !





M^{me} PALAVER — J'encouragerai Moutanda dans son combat. Mes femmes du marché lui donneront toute leur aide, ensemble, nous vaincrons.

Elle se démène d'une boutique à l'autre, persuasive, enthousiaste, et entraîne à sa suite les autres femmes du marché.

Venez, venez toutes, suivez-moi, nous allons nous réunir pour protester, allons, venez, venez, allons manifester. Venez, venez.

A l'aérodrome de Bokondo. L'avion d'Adamou s'apprête à atterrir. M^{me} Adamou et son fils sont là.

ADE — Regarde, il va se poser, maman.

M^{me} ADAMOUE — Nous allons revoir ton père, Ade.

Quelques instants plus tard, Adamou sort de l'avion.

ADAMOUE — Bonjour.

M^{me} ADAMOUE — Bonjour, je suis heureuse que tu sois là.

ADAMOUE — Bonjour, mon petit.

ADE — Bonjour.

ADAMOUE, *tendant un paquet à son fils* — Tiens, c'est pour toi.

ADE, *surpris* — Pour moi ?

ADAMOUE — Oui.

ADE — Merci.

Rayonnant, Ade ouvre le paquet : un chalet suisse d'où sort une mélodie de boîte à musique. Puis, une automobile les conduit à la maison. Ade et M^{me} Adamou sortent seuls de la voiture.

ADAMOU, *paisible et affectueux* — Ce que j'ai à faire est très important, je t'assure, et ça ne peut pas attendre. Je reviendrai dès que je pourrai. Mais ce que tu as grandi, Ade !

Il s'éloigne rapidement et arrive bientôt chez Collard. Mais il n'est pas seul. La voiture de Boulani l'a suivi depuis l'aérodrome et s'arrête à couvert, dans un parc voisin.

BOULANI — Et voilà, vous voyez par qui il commence ses visites.

1^{er} HOMME — C'est une chance, on va peut-être les avoir tous les deux.

Dans le bureau de Collard.

LE DOMESTIQUE — Monsieur Adamou, Excellence.

Entre Adamou.

COLLARD — Bonjour Adamou, je suis étonné de vous revoir.

ADAMOU — J'arrive à l'instant.

COLLARD — Vous avez fait bon voyage ?

ADAMOU — Oui, merci, Monsieur Collard.

COLLARD — Voulez-vous vous asseoir ?

Un silence.

ADAMOU — Je viens vous faire des excuses.

COLLARD — Me faire des excuses ? Mais qu'est-ce qui se passe ?

ADAMOU — Je faisais semblant d'être de votre avis, mais en vérité, j'étais contre vous.

COLLARD, *embarrassé* — Est-ce que vous ne prenez pas les choses trop au tragique, Adamou ? Après tout, nous n'avons eu de relations que sur le plan politique.

ADAMOU — Oui. C'est justement de là que vient le mal. J'avoue, M. Collard, qu'il y a huit jours à peine je croyais encore qu'il était facile de gouverner une nation.

COLLARD — Mais vous êtes aussi qualifié qu'un autre pour remplir cette tâche.

ADAMOU — Je ne pense pas que quelqu'un puisse gouverner Bokondo sans que...

COLLARD — Sans que ?

ADAMOU — M. Collard, l'homme qui veut donner une direction juste à un pays ne doit poursuivre qu'un but : le servir.

COLLARD — Mais Adamou... C'est très exactement ce que nous avons fait tous les deux.

ADAMOU — Mon plus grand souci fut surtout d'assurer ma position, de penser à l'avenir et au succès de mes plans.

COLLARD — Vous avez su merveilleusement cacher vos mobiles.

ADAMOU — Je me les cachais aussi. Je croyais bien servir le peuple, mais en fait, je dressais les hommes les uns contre les autres, quand cela servait mes propres intérêts, et c'est cela même que je reprochais à Moutanda, et c'est aussi ce dont je vous ai accusé, M. Collard.

COLLARD — J'apprécie votre franchise, Adamou, cela nous change.

ADAMOU — Oui, c'était un changement nécessaire. J'ai fait de merveilleux discours sur l'établissement d'un ordre nouveau, mais je vois maintenant que le plus réactionnaire des hommes est celui qui veut changer le monde, mais qui refuse de changer d'abord lui-même.

COLLARD — Changer lui-même d'abord?... Savez-vous, Adamou, que je me suis demandé...

Une vitre éclate en morceaux.

Vite, couchez-vous !

Collard et Adamou se jettent à terre. Une bombe explose. Dans le jardin, un homme s'enfuit. La voiture de Boulani démarre.

Au palais royal. Le roi se distrait en écoutant ses musiciens. Le chambellan accourt à toutes jambes. Les tam-tams se taisent.

LE ROI — Qu'y a-t-il ?

LE CHAMBELLAN — Votre Majesté, il s'agit d'une affaire très grave : un attentat a été commis contre M. Collard et M. Adamou, une bombe a été lancée.

LE ROI — Ils sont touchés ?

LE CHAMBELLAN — Ils sont saufs, Votre Majesté.

LE ROI — A-t-on recueilli des indices ?

LE CHAMBELLAN — Pas encore, Votre Majesté, la police vient seulement d'être informée.

LE ROI — Appelez Moutanda immédiatement, je veux le voir, ainsi que M. Collard et M. Adamou.

Peu après, dans la salle d'audience du palais.

LE CHAMBELLAN — Votre Majesté, Monsieur Adamou est arrivé.

LE ROI — Introduisez-le.

ASOUNKÉ — Monseigneur, j'ai l'impression qu'aujourd'hui vos services de renseignements vont vous être utiles.

Adamou entre et se prosterne.

LE ROI — Je suis bien heureux de vous revoir, Adamou. Vous avez eu une chaude réception, mais grâce à Dieu, vous êtes sauf.

LE CHAMBELLAN — Monsieur Moutanda, Votre Majesté.

Moutanda entre et se prosterne.

MOUTANDA — Grand Empereur, je vous salue.

LE ROI — Est-ce que l'un de vous a une idée qui nous permettrait de découvrir le responsable ?

MOUTANDA — Mais non.

ADAMOÛ — Votre Majesté, étant donné la façon dont je me suis comporté jusqu'ici, je suis surpris que ce soit le premier attentat commis contre ma personne.

Stupéfaction de Moutanda.

LE CHAMBELLAN — Monsieur Collard est arrivé, Votre Majesté.

Entre Collard.

COLLARD — Je salue Votre Altesse.

LE ROI — Bonjour, Monsieur Collard.

MOUTANDA, *hors de lui* — La conduite de Monsieur Collard manque de déférence, Majesté.

COLLARD — Altesse, pouvons-nous aborder l'affaire qui nous intéresse ?

MOUTANDA — Monsieur Collard, notre roi doit être respecté. Il faut l'appeler Majesté, et non Altesse.

COLLARD — Ah oui, mais je voudrais que votre roi réponde.

LE ROI — Monsieur Collard, prenez un siège. Le criminel, croyez-moi, sera remis rapidement à la justice.

MOUTANDA — Oui, le criminel devra être jugé, Votre Majesté, mais si Monsieur Collard désire savoir vraiment qui est le responsable du malaise qui règne à Bokondo, il n'a nullement besoin de chercher loin.

LE ROI — Expliquez-vous, Moutanda.

MOUTANDA — Toutes nos épreuves nous furent infligées par l'oppresser.

COLLARD — Mais Moutanda, mon pays a tiré votre

peuple de l'esclavage, de la barbarie et de bien d'autres formes de déchéance.

MOUTANDA — Qui vous a demandé de sauver mon peuple de l'esclavage, de la barbarie et de bien d'autres formes de déchéance ?

COLLARD — Je me demande où vous en seriez, si mes aïeux n'avaient pas sacrifié leur vie pour les vôtres.

MOUTANDA — Je me demande, moi, où vous et votre pays vous en seriez, si vous n'étiez pas venus nous prendre les biens que le Seigneur nous a donnés, pour votre seul profit. Chaque fois que je pense au passé, ma rage monte, le feu de la vengeance me dévore et je jure que nous aurons notre revanche.

ADAMOU — Avant d'être dévoré par le feu de la vengeance, pourriez-vous prouver ce que vous avancez ?

MOUTANDA — Ils sont venus chez nous et nous ont emmenés pour nous vendre comme esclaves, et lorsque l'esclavage ne fut plus profitable, ils ont changé d'attitude en prétextant nous rendre service, mais en vérité, c'est parce que ça ne leur rapportait plus rien. Les traîtres !

COLLARD, *agacé et écœuré* — Oh !

MOUTANDA — Ils sont venus avec un air doucereux, la Bible sous le bras, et prêchant un message de salut éternel, et sans trêve, sans trêve, ils parlaient du Ciel. Ils disaient : « N'amassez pas des trésors sur la terre, mais au Ciel ». Où entassez-vous vos trésors, Monsieur Collard ?

COLLARD — Le passé est le passé, Moutanda. Pourquoi tant d'amertume ?

MOUTANDA — Vos grands-pères nous ont trompés,

puis vos pères firent comme eux. Braquant leurs fusils sur nous, ils nous ont forcés à leur servir d'esclaves sur cette terre que Dieu nous a donnée. Et aujourd'hui vous gouvernez mon peuple dans l'intérêt du vôtre...

COLLARD — Ma tâche veut que j'assure un sage gouvernement à votre pays tout en protégeant l'existence de nos nationaux qui l'administrent pour vous. Sachez que mon gouvernement n'accepterait pas vos insultes. Je n'ajouterai plus rien. Maintenant, Altesse, pourrais-je me retirer ?

LE ROI — Monsieur Collard, veuillez reprendre votre siège.

ADAMOU — Ecoutez, Monsieur Collard, sous l'empire de la passion, bien souvent, l'homme se laisse emporter ; cela m'est arrivé lorsque les gens me disaient ce que je n'aimais pas entendre... mais j'avais tort, oui, j'avais une trop haute opinion de moi-même. Il y a un mot, je crois, pour qualifier cela, l'égoïsme. Vous êtes venu discuter d'affaires importantes avec le roi, je pense que c'est certainement dans le seul intérêt de Bokondo ?

COLLARD — C'est précisément pour cela que je suis venu.

ADAMOU — Dans ce cas, vous êtes de notre côté. Puis-je vous poser la même question, Moutanda ?

MOUTANDA — Vous savez que j'ai toujours pensé au bien-être de Bokondo.

ADAMOU — Alors, Messieurs, nous devrions nous entendre... Notre objectif est le même, à cela près que... que le mien est de chercher le bien pour les hommes de tous les pays, de toutes les races dans le monde entier.

ASOUNKÉ — Majesté, j'aimerais que Monsieur Collard nous dise ce qu'il pense de l'attentat.

LE ROI — Votre question n'est pas mauvaise, Asouké, mais les femmes n'ont rien à voir dans les affaires de ce genre.

ASOUNKÉ — J'ai parlé à tort, Majesté, mais j'aimerais que Monsieur Collard réponde.

LE ROI — Très bien. Monsieur Collard, parlez. Asouké, si vous voulez rester là, veuillez vous taire.

COLLARD — Votre Altesse, en ce qui concerne l'attentat, je veillerai à ce que les responsables soient punis avec une rigueur extrême. J'ai peur que mon gouvernement voie dans l'attitude de Votre Altesse une raison de lui faire quelques reproches. Si vous aviez pris une position nette dès que l'augmentation de l'impôt fut proposée, ainsi que je vous l'ai demandé souvent, il n'y aurait pas eu d'agitation à Bokondo, et cette triste affaire ne serait pas arrivée. Ceci dit, je me vois obligé de vous remettre copie des ordonnances de police prises pour la sauvegarde de la loi et le maintien de l'ordre. Je ne crois pas qu'il y ait besoin d'ajouter autre chose. Au revoir, Altesse, au revoir, Madame.

Il sort. Arrivé à sa voiture, il s'arrête.

COLLARD — Ne pars pas tout de suite, j'attends encore quelqu'un.

LE CHAUFFEUR — Bien, Excellence.

A l'intérieur du palais, l'audience continue.

ADAMO — J'aimerais savoir en toute justice ce qu'il faut faire. Ce n'est peut-être pas ce que je crois, et peut-être pas ce que Monsieur Collard croit et peut-être même pas ce que le roi croit. Il ne s'agit pas de savoir qui a raison, mais de savoir ce qui est juste...

MOUTANDA — Et l'opinion de qui, faut-il alors accepter comme juste ?

ADAMOU — J'ai de nombreux torts envers vous, Moutanda, et je suis bien heureux d'être encore en vie pour me faire pardonner. Quand cela sera fait, je pense que nous trouverons ensemble ce qui est juste.

LE ROI — La reine et moi assisterons demain au Festival du Fleuve. Cette fête arrive à propos. Je pense qu'elle aura un effet calmant sur les nerfs. Allons, Moutanda, réconciliez-vous avec Adamou. Il y a un changement dans cet homme.

MOUTANDA — Si j'étais sûr qu'une fête sur le fleuve puisse apaiser nos querelles, je vivrais sur l'eau toute ma vie.

Fin de l'audience. Adamou et Moutanda se retirent. En sortant, Adamou trouve Collard qui l'attend.

COLLARD — Adamou, qu'est-ce qui vous est arrivé ?

ADAMOU — Avez-vous jamais entendu parler du changement de la nature humaine, Monsieur Collard ?

COLLARD — Changer la nature humaine, dites-vous ?

ADAMOU — Oui. Même les hommes les plus difficiles, comme vous et moi, peuvent changer.

COLLARD — Puis-je vous reconduire chez vous ?

ADAMOU — Oui.

Le lendemain, c'est le Festival du Fleuve. Le couple royal prend part aux réjouissances de son peuple : courses de canoës, tam-tam, chansons, processions.

M^{me} Palaver s'approche du roi.

LE ROI — Bonjour, Madame Palaver, j'espère que tout va bien avec les femmes.

M^{me} PALAVER — Non, tout est très loin d'aller bien avec les femmes.

ADAMO — Maggie, vous devriez essayer d'avoir demain une audience avec Sa Majesté.

Le lendemain, au palais royal.

LE DOMESTIQUE — Votre Majesté, c'est Madame Palaver. Elle demande que vous veuillez bien lui accorder une audience, Votre Majesté. Elle est venue avec son mari.

LE ROI — Faites-les venir.

En pleine discussion, M. et M^{me} Palaver traversent la cour intérieure du Palais.

M^{me} PALAVER — Mes femmes du marché vont manifester.

PALAVER — Non, vous n'allez pas manifester.

M^{me} PALAVER — Oui, nous allons manifester.

PALAVER — Tu ne vas pas manifester. Tu ne me feras pas ça.

M^{me} PALAVER — C'est moi qui suis leur chef. D'ailleurs, ça ne te regarde pas.

PALAVER — Ça me regarde.

M^{me} PALAVER — Je ferai ce que je veux et je te dis que mes femmes manifesteront.

PALAVER, *excédé* — Oh !

LE DOMESTIQUE — Le roi va vous recevoir.

M^{me} PALAVER — Tu n'as pas à me commander.

PALAVER — Mais toi, tu as à m'obéir.

M^{me} PALAVER — Tu te prends pour un dictateur.

PALAVER — Non. Mais tu m'obéiras.

M^{me} PALAVER — Je te dis que non !

PALAVER — Tu m'écouteras.

M^{me} PALAVER — Je n'écouterai rien, rien du tout.

*Ils arrivent devant le roi et se prosternent.
Asouké, Moutanda et Adamou sont aussi
présents.*

ASOUNKÉ — Bonjour, Madame Palaver. Comment vont les femmes ?

LE ROI, à *Asouké* — Les femmes sont trop bavardes de nos jours. Pourquoi ne me laissez-vous pas parler d'abord, Asouké ? Monsieur et Madame Palaver, soyez les bienvenus. Madame Palaver, nous espérons que tout va bien avec les femmes.

M^{me} PALAVER — Oh non, tout va très mal ! Les femmes ont décidé que demain elles allaient manifester.

LE ROI — Voulez-vous nous dire pourquoi ?

M^{me} PALAVER — Pour les places sur le marché, et puis, contre les nouveaux impôts, et pour des tas de choses !

LE ROI — Au sujet des places, c'est une affaire à voir avec Moutanda. L'avez-vous consulté ?

M^{me} PALAVER — Non ! Je n'y avais pas pensé.

PALAVER — Moutanda pourrait arranger tout cela facilement, mais il ne le fera pas. Il est du Parti de la Renaissance Africaine, et moi du Parti National Africain.

MOUTANDA — Monsieur John Palaver, pourquoi votre femme ne m'a-t-elle pas demandé mon aide ?

PALAVER — Je trouve votre question bien sottie, c'est tout ce que j'ai à dire.

M^{me} PALAVER, à son mari — C'est toujours pareil ! Tu ne sais pas quoi dire ! Quand tu es à la maison tu rabâches sans fin ce que tu diras à Moutanda, il est là, et tu es muet comme un poisson.

PALAVER — Maggie, n'oublie pas que c'est à moi que tu t'adresses et pas à tes femmes ! Sois plus polie.

M^{me} PALAVER — Je n'ai rien dit à Monsieur Moutanda, parce que Moutanda et mon mari étant adversaires, mon époux a pensé que Moutanda ne me viendrait jamais en aide. Est-ce que ce n'est pas ça, John ?

MOUTANDA — Je crains fort que votre mari n'ait un admirable génie pour bourrer le crâne des gens avec de mauvaises idées.

PALAVER — Ecoutez, Moutanda, laissez-moi vous dire une fois pour toutes que, mon parti et moi, nous en avons assez de vos insultes. Si par de felleuses manœuvres vous veniez au pouvoir, nous serions tous séparatistes.

Notre intention n'est pas de déloger un blanc impérialiste que l'on remplacerait pas un impérialiste noir. Nous voulons notre pleine autonomie, chaque homme s'occupant de sa tribu, et pour chacune un roi. Rappelle-toi, Maggie, ou tu es de mon parti et tu dis comme moi et tu acceptes d'être commandée par moi, ou tu quittes la maison !

M^{me} PALAVER — C'est toi qui le dis... Quel que soit le responsable de ces nouvelles impositions, moi et mes femmes du marché, nous allons toutes manifester !

MOUTANDA — Madame Palaver, comptez donc sur moi. Vous aurez demain le Parti de la Renaissance Africaine pour vous.

M^{me} PALAVER — Mes femmes du marché seront à vos côtés, Monsieur Moutanda.

MOUTANDA — Votre Parti National Africain, Monsieur Palaver, est un asile de fous !

PALAVER — Dites-donc, vous, n'insultez pas mon parti, sans quoi...

ADAMOU — John ! Pourquoi ne pas vous mettre d'accord ?

PALAVER — Lui et sa tribu se moquent de ma tribu. Ils disent que leur tribu est la plus évoluée de Bokondo, parce qu'ils ont plein d'argent, une instruction supérieure et qu'ils font beaucoup de bruit.

ADAMOU — Un instant ! Moutanda, vous voulez le bien de votre pays ?

PALAVER — Eh bien, Adamou, si vous avantagez Moutanda tout le temps, en ignorant tout ce que j'ai fait

pour Bokondo, moi je ne resterai pas un moment de plus !

Il part.

ADAMOU — Maggie, John pourrait être un homme excellent...

M^{me} PALAVER — Mais il ne l'est pas, hélas !

ADAMOU — Il le deviendra si nous montrons l'exemple qui le décide à changer.

M^{me} PALAVER — Quoi que vous puissiez me dire, mes femmes du marché vont toutes manifester, je vous dis qu'elles vont toutes manifester.

Elle prend congé du roi et, tout en s'éloignant, proclame son intention avec véhémence.

Elles vont toutes manifester ! Parfaitement, elles vont toutes manifester !

ADAMOU — Dites, Moutanda, pourquoi sommes-nous divisés à Bokondo ?

MOUTANDA — Notre peuple est passif. Si Bokondo doit devenir une grande nation, c'est grâce à mes plans qu'il y parviendra. Mais les soi-disant politiciens de chez nous sont rongés par la jalousie, ils essaient de me barrer la route, et malgré tout, je réussirai.

ADAMOU — Mais supposons que vous réussissiez avec leur appui...

MOUTANDA — Pourraient-ils oublier leurs ambitions mesquines et leurs rivalités ?

ADAMOU — J'en suis certain, si nous y travaillons de toute notre âme.

LE ROI — Adamou, je trouve un grand changement en vous, et cela depuis votre retour.

ADAMOU — Ma femme dit la même chose, Majesté.

ASOUNKÉ — Ça doit vraiment être une grande joie pour elle.

ADAMOU — Votre Majesté, je suis allé à Genève. Il y avait des hommes d'Etat venus du monde entier, mais ils semblaient tout se craindre et se méfier les uns des autres. Ils ne pensaient qu'à eux et à ce que les journaux allaient bien écrire à leur propos. Chacun croyait que son pays était le soleil et que les autres devaient tous tourner autour. Non, Votre Majesté, Genève m'a déçu profondément. Mais j'ai parlé à des hommes dont les idées m'ont donné de l'espoir. Ils arrivaient de l'Assemblée mondiale de Caux. Ils parlaient d'un nouveau monde, d'un monde libéré de la haine et ils disaient que l'homme peut changer.

MOUTANDA — C'est insensé !

ADAMOU — Ce n'est pas insensé ! J'ai rencontré beaucoup de ces hommes. Ils venaient de partout, ils étaient de toutes races, de toutes conditions. Ils vivaient sans égoïsme pour refaire le monde. C'est le point de départ de cette ère nouvelle dont nous avons tous rêvé.

MOUTANDA — Ecoutez, Adamou, c'est le bien-être actuel de Bokondo qui m'intéresse avant tout. Guerre aux impôts, pas autre chose. Collard devra se soumettre. Je vous salue, Majesté.

Il sort.

Dehors, Boulani attendait Moutanda.

BOULANI — Alors, Moutanda ?





MOUTANDA — D'accord. On va faire la manifestation. Adamou et Collard vont voir... Que disent nos gens ?

BOULANI — Ils sont remontés et prêts à se battre. Tadima et Kabala ont d'importantes nouvelles. Nous aurons mobilisé le pays à l'heure dite. Vous n'aurez qu'à donner vos instructions, chef.

MOUTANDA — Ce soir, rendez-vous à la palmeraie.

BOULANI — Compris, chef.

Dans le palais, Adamou est resté auprès du roi.

LE ROI — Adamou...

ADAMOU — Votre Majesté...

LE ROI — Dites-moi comment s'appliquent vos idées nouvelles.

ADAMOU — Votre Majesté, que de fois nous avons constaté les tares de l'impérialisme, la faillite des démocraties. Nous rêvions d'une nouvelle manière de vivre qui redresserait ces erreurs. Elle existe. Elle fait naître sur le plan spirituel une insurrection contre un monde en proie à la convoitise et à la haine et elle fait appel à ceux qui sont prêts à tout donner.

ASOUNKÉ — Que dites-vous ? Prêts à tout donner.

LE ROI — Je devrais renoncer à mon trône et n'être plus qu'un homme comme tout le monde ?

ADAMOU — Pas nécessairement. Le problème du monde est en nous. En tout cas, je sais bien que je suis la propre cause de tous les maux qui déchirent mon cœur. Je veux tout pour moi-même. Je veux devenir riche.

Je veux être puissant. Je veux le bonheur, l'amour. Je veux des boissons, des joies, des femmes, et je constate que vous voulez les mêmes choses et Moutanda veut les mêmes choses et chacun de nous les veut aussi et il n'y en a pas assez pour satisfaire la convoitise de tous.

LE ROI — Mais que faire ?

ADAMOU — Il n'y a qu'une solution, c'est de se donner pour son prochain et d'écouter ce que dit votre voix intérieure et de laisser Dieu diriger votre existence. C'est là tout le secret, Majesté.

Un silence.

LE ROI — Ainsi donc, Adamou, ce serait vrai ? Je n'aurais pensé qu'à moi ? La puissance, la souveraineté, l'obéissance de mon peuple, c'était cela ma vie. Mon peuple a beaucoup souffert et vous aussi, Asouké. Il n'y a aucune entente dans notre royaume pour la simple raison qu'il n'y a pas d'entente dans notre foyer. J'ai quelquefois déploré le fait que mes sujets ne se soucient guère les uns des autres. Je crois qu'ils ont pris exemple sur moi.

Chez Moutanda. On frappe à la porte.

UN JEUNE HOMME — Monsieur Moutanda m'envoie vous dire qu'il ne pourra pas rentrer ce soir.

M^{me} MOUTANDA — A-t-il dit pourquoi ?

LE JEUNE HOMME — Non, Madame.

Il part.

A la palmeraie. Moutanda et Boulani sont au rendez-vous.

MOUTANDA — Pourquoi les autres ne sont-ils par là ?

BOULANI — Ne t'en fais pas, Moutanda, tout va très bien marcher. Le peuple est décidé et rien ne pourra l'arrêter.

MOUTANDA — Notre heure vient de sonner. Et demain, la situation sera entre nos mains.

Arrivent Tadima et Kabala.

Les voilà ! Bon, quelles sont les nouvelles ?

TADIMA — Tout s'est bien passé. Le peuple arrive en foule de tous les villages.

KABALA — Le pays tout entier est en marche. Dans vingt-quatre heures, c'est nous qui serons au pouvoir, et fini Collard...

TADIMA — Les impérialistes sont venus nous offrir les avantages de la civilisation, c'est très gentil, maintenant qu'ils repartent. Mais nous garderons les avantages.

Rires.

BOULANI — Ce qu'il faut, c'est que tout d'abord on se débarrasse en vitesse du traître Adamou.

MOUTANDA — Soyez tranquilles, quand demain j'aurai dit à la foule tout ce que je sais à son sujet, il ne lui restera plus qu'une chose à faire, repartir en Europe.

KABALA — Oui, bon voyage ! Ça c'est bien parlé, chef !

TADIMA — Nous t'épaulerons jusqu'au bout.

BOULANI — On emploiera la force s'il le faut.

MOUTANDA — Alors, à demain. L'aurore d'une ère nouvelle. Notre terre !

TOUS — Liberté !

Le lendemain matin, devant la maison de Moutanda.

M^{me} MOUTANDA, à son enfant — Yomi, viens vite !...

Arrive M^{me} Adamou.

Madame Adamou...

M^{me} ADAMOU — Il fallait que je vienne. Je voudrais tant vous parler, Pauline.

M^{me} MOUTANDA — Yomi, va, chérie. Mon mari travaille nuit et jour.

M^{me} ADAMOU — Nous avons bien des points communs.

M^{me} MOUTANDA — Il rentre souvent tard, votre mari ?

M^{me} ADAMOU — Oui, souvent, très souvent. Ce n'est pas bien gai.

M^{me} MOUTANDA — Nous sommes presque des veuves...

M^{me} ADAMOU — C'est vrai. Mais aujourd'hui tout est changé chez nous. Hier soir, j'ai saisi l'importance qu'il y a pour une femme de lutter aux côtés de son époux.

M^{me} MOUTANDA — Comment pourrais-je en faire autant, mon époux n'est jamais là !

M^{me} ADAMOU — Dites-moi tout ce qui ne va pas.

M^{me} MOUTANDA — Quel autre souci ont les femmes, si ce n'est leur époux ?

M^{me} ADAMOU — Je croyais cela aussi jusqu'à hier. Je suis la plus heureuse des femmes aujourd'hui.

M^{me} MOUTANDA — Expliquez-vous.

M^{me} ADAMOU — Un miracle a eu lieu. Adamou est un autre homme.

M^{me} MOUTANDA — Dites-moi comment ça s'est passé ? Entrons, voulez-vous ? Nous prendrons une tasse de thé. Le petit Ade va bien ?

M^{me} ADAMOU — Oui, très bien.

Elles entrent et s'assoient autour d'une tasse de thé.

Depuis longtemps, je rêvais de partager les peines et les joies de mon mari. Malheureusement, je ne savais pas m'y prendre comme il fallait et j'en arrivais presque à diriger sa vie. Alors, il se mettait en colère, et moi je redevais la femme obéissante et qui s'ennuie. Cette situation était affreuse pour notre fils.

M^{me} MOUTANDA — Vous nous avez observés par la fenêtre, Madame Adamou ?

M^{me} ADAMOU — Puis mon mari a changé. Il m'a fait des excuses. Il est devenu tout différent.

M^{me} MOUTANDA — Cela semble extraordinaire.

M^{me} ADAMOU — Pauline, si vous voulez que votre mari change, il vous faudrait changer d'abord.

M^{me} MOUTANDA — Mais je ne bois que du thé et je ne suis pas infidèle.

M^{me} ADAMOU — Vous êtes quelqu'un de très bien, Pauline, mais êtes-vous parfaite ?

M^{me} MOUTANDA — Oui... Non. Ma chère Madame Adamou, je suis femme ; j'ai très peu de patience. Vite, dites-moi ce qui est arrivé.

M^{me} ADAMOU — Nous avons décidé de faire de Dieu le maître de notre foyer.

M^{me} MOUTANDA — Dieu ! Mais j'ai toujours prié...

M^{me} ADAMOU — C'est comme moi, mais je n'avais pas écouté.

M^{me} MOUTANDA — Qu'entendez-vous par écouter ?

M^{me} ADAMOU — Mais oui, j'avais oublié cette réalité : quand vous écoutez Dieu, Il vous parle. Nous avons essayé ce matin.

M^{me} MOUTANDA — Si j'essayais, moi ?

M^{me} ADAMOU — Bien sûr. Prenez du papier et un crayon.

M^{me} MOUTANDA — Essayons. Je suis si curieuse...

Sur l'étagère voisine, elle prend du papier et un crayon.

M^{me} ADAMOU — Ce qu'il faut avant tout, c'est écouter la voix intérieure, celle qui parle au plus profond de nous-mêmes, quand on est absolument sincère. Vous notez ce qui vous vient.

M^{me} MOUTANDA, *après un silence* — Dites-moi, est-ce que c'est très mal de prendre un peu d'argent dans les poches de son mari quand il est ivre ?

Tard dans la nuit, Moutanda rentre à la maison. Il trouve sa femme assoupie dans un fauteuil.

MOUTANDA — Pauline... Pas encore couchée ?

M^{me} MOUTANDA — Je voulais absolument te voir.

MOUTANDA — Qu'est-ce qui ne va pas ?

M^{me} MOUTANDA — J'ai quelque chose de très important à te confier et qui ne peut pas attendre. J'ai tellement de fautes à me faire pardonner.

MOUTANDA — Quoi ? Des fautes ?

M^{me} MOUTANDA — Je me croyais parfaite jusqu'à aujourd'hui. Or mon cœur était plein d'égoïsme. Lorsque je te demandais de t'améliorer dans ton intérêt, c'était en vérité dans mon propre intérêt que je le faisais. Je me conduisais en femme hargneuse et stupide. Je t'en prie, pardonne-moi.

MOUTANDA — Pauline, qu'est-ce que tu as ? Est-ce que tu crois réellement que ce soit bien le moment de discuter de ça ? J'ai beaucoup trop de préoccupations pour écouter tes bavardages.

M^{me} MOUTANDA — Moutanda, sais-tu que je me rends compte de tes soucis mieux que tu ne le crois ? Tu es la sincérité même, mais tu es devenu amer, et c'est l'amertume qui détruit aujourd'hui notre peuple et notre famille.

MOUTANDA — J'ai des raisons d'être amer, parfois.

M^{me} MOUTANDA — Mais je l'ai été, moi aussi, et cette amertume est entrée dans notre vie conjugale. J'en suis vraiment désolée, l'amertume détruit tout en nous. Je me fâchais quand je n'avais pas ce que je voulais. L'égoïsme

ruine toute vie familiale. Mais on peut trouver une réponse.

MOUTANDA — Pauline, la révolution est là et elle passe avant tous nos soucis. Si je lui survis, nous pourrions alors parler de tout ça.

M^{me} MOUTANDA — Moutanda... Je ne saurais te guider, mais si tu écoutes Dieu Il te guidera vers ce qui est juste.

Le lendemain matin. Moutanda sort, sa femme le regarde s'éloigner.

M^{me} MOUTANDA — Mon cœur... Puisse Dieu veiller sur lui.

Peu après, arrive Adamou.

ADAMOU — Où est votre mari ?

D'un geste, elle montre Moutanda qui se dirige vers la mer. Adamou hâte le pas derrière lui, il l'appelle à plusieurs reprises, finit par le rejoindre sur le rivage.

ADAMOU — Moutanda... Moutanda...

MOUTANDA, se retournant — Adamou...

ADAMOU — Moutanda, je suis venu mettre les choses au point.

MOUTANDA — Qui est avec vous ?

ADAMOU — Je suis seul.

MOUTANDA — Que voulez-vous ?

ADAMOU — Vous faire mes excuses pour tant d'années de jalousie.

MOUTANDA — Quel jeu jouez-vous ?

ADAMOU — Dans le feu de la révolution nous oublions ce qui doit être la vie.

MOUTANDA — Je n'ai aucune confiance en vous.

ADAMOU — Je ne vous en veux pas, Moutanda.

MOUTANDA — Cessez de me suivre. Votre haine des oppresseurs est plutôt tiède. Vous n'aimez ni la liberté, ni votre pays de tout votre cœur.

ADAMOU — La liberté est une grande chose et je suis fier d'avoir lutté pour elle. Mais la liberté lorsqu'elle devient un objet d'idolâtrie n'apporte pas la paix, mais la souffrance. L'Ouest l'a appris à ses dépens d'ailleurs. En faisant de la raison et de la science des idoles, ils ont vu s'abattre sur eux les guerres et les catastrophes. Il ne faut pas tomber dans ce piège.

MOUTANDA — Et comment atteindre la liberté si nous refusons de nous sacrifier pour elle ?

ADAMOU — Il ne faut pas être aveugle. Nous échappons à un impérialisme, mais un autre danger bien plus grave nous menace, c'est l'idéologie qui se nourrit de haine et de désunion. Cette puissance propage sa sinistre influence parmi nous, sous prétexte de nous obtenir notre autonomie.

MOUTANDA — Une idéologie qui se nourrit de haine et de désunion ? Où voyez-vous ça, Adamou.

ADAMOU — Je la vois partout, Moutanda. Dans votre parti et dans le mien. Moutanda, on se sert de nous pour détruire cette liberté pour laquelle nous avons tant lutté. Croyez-moi, je vous en conjure. Notre mécontentement et notre ambition sont exploitées par des hommes qui connaissent trop bien la nature humaine et que rien n'arrête.

MOUTANDA — Etes-vous vraiment certain de ce que vous dites ?

ADAMOU — Je me suis trouvé face à face, ces jours-ci, avec eux. Je ne me défiais pas de ces hommes parce que j'étais moi-même si imprégné de malhonnêteté et de jalousie, qu'entre leurs mains, j'étais devenu un jouet.

MOUTANDA — Dites-moi, que faut-il faire alors ?

ADAMOU — Moutanda, j'ai eu peur et j'ai été jaloux de toi. Tu es d'une puissante tribu et j'ai souvent pensé que tu pourrais me renverser un jour, alors je projetais de te faire exiler par Collard, comme révolutionnaire dangereux.

MOUTANDA, *stupéfait* — Mais j'ai du mal à vous croire ?

ADAMOU — Pourtant, c'est la vérité, et je te demande pardon ; désormais j'ai décidé de me laisser guider par ce qui est juste et non par mes intérêts.

MOUTANDA — Adamou, tu as été franc avec moi, je veux l'être aussi avec toi.

ADAMOU — Oui, Moutanda.

MOUTANDA — Ces derniers temps, j'ai comploté aussi pour te renverser. J'ai dit que c'était dans l'intérêt de notre nation et de la démocratie, mais ce n'était que par ambition... Veux-tu... à ton tour, me pardonner ? Mais je ne saurais pardonner à Collard et aux impérialistes. Ma vie me semblerait bien vide sans la révolution qui me passionne.

ADAMOU — Moutanda, sache qu'un révolutionnaire reste toujours un révolutionnaire.

MOUTANDA — Quels sont les principes de ta révolution, Adamou ?

ADAMOU — Les bases de notre politique nationale doivent être des critères moraux absolus.

MOUTANDA — Quels sont ces critères ?

ADAMOU — Mais... absolue honnêteté, absolue pureté...

MOUTANDA — Pureté ?

ADAMOU — ... absolu désintéressement et amour absolu.

MOUTANDA — Absolue honnêteté, bon, mais même avec sa femme ?

ADAMOU — C'est ce que j'ai fait, moi.

MOUTANDA — Tu veux dire pour l'argent aussi et toutes ces histoires ? Je suppose que ça ne s'applique pas à notre vie publique ?

ADAMOU — Bon, vas-y, Moutanda, qu'est-ce qui te gêne dans l'absolue honnêteté ?

MOUTANDA — Mais je suis un homme politique et tu sais bien qu'honnêteté, pureté et désintéressement ne s'accordent pas avec la politique.

ADAMOU — Notre politique, je l'avoue, est plutôt corrompue, mais tout cela, c'est maintenant du passé, c'est démodé.

MOUTANDA — Tu sembles oublier que je suis toujours un politicien et un révolutionnaire.

ADAMOU — Moutanda, il faut des révolutionnaires, pleins de ta passion et de ton courage pour faire de notre nation un modèle pour l'Afrique et le monde. Mais il nous faut plus que des politiciens, il nous faut trouver des hommes d'Etat.

MOUTANDA — Etre en paix, travailler avec tout le monde, avec Collard également ?

ADAMOU — C'est une autre conception de l'existence et de la pensée qui sauvera le monde. Certains hommes ont sacrifié leur vie pour refaire le monde. C'est un nouveau type d'homme. J'ai vécu parmi eux. Ces hommes-là ont vaincu la peur, la convoitise et l'amertume dans leur cœur et ils sont capables de répandre la clarté quand tant d'autres sont aveuglés par leurs passions.

MOUTANDA — Mais il faut la puissance si l'on veut être un chef.

ADAMOU — La seule grande puissance, à l'âge atomique, c'est la présence de Dieu dans nos cœurs. Il nous faut construire un monde nouveau, un monde sans haine, sans crainte et sans convoitise.

MOUTANDA — Voilà un but pour un vrai révolutionnaire, Adamou. Je marche avec toi !

ADAMOU — Moutanda, tu ne peux pas t'imaginer ce que cela signifiera pour notre pays.

MOUTANDA — Adamou, j'ai peur que nous n'arrivions trop tard pour sauver notre pays, si nous n'agissons pas immédiatement.

ADAMOU — Et tous les deux !

Les deux hommes marchent rapidement vers la ville.

Pendant ce temps, la révolte gronde à Bokondo. De partout on voit arriver des groupes d'hommes, en camions, en bateaux, à pied. Tous se hâtent vers la place du marché.

Au quartier général du Parti de la Renaissance Africaine, Boulani fait charger dans une fourgonnette des armes et des munitions.

BOULANI — Ne vous en faites pas pour les munitions, nous en avons assez pour tenir pendant des mois.

UN HOMME — Mais Moutanda a dit qu'il n'y a pas beaucoup de munitions.

BOULANI — Mais Moutanda n'est pas au courant de tout. Cela fait des années qu'on se prépare. Pour ça, on a soigneusement entretenu la haine dans le peuple.

L'HOMME — Tu vas agir sans avoir reçu l'ordre de Moutanda ?

BOULANI — Moutanda, en ce moment, comploté avec ce bourgeois d'Adamou.

Arrivent Adamou et Moutanda.

MOUTANDA — Boulani, arrête ! Que fais-tu ? Qui t'a donné des ordres ? Réponds-moi.

Boulani éclate de rire, pendant que l'un de ses hommes met en joue Moutanda.

MOUTANDA — Voilà donc ton plan, hein ? Espèce de lâche !

BOULANI — Non, Moutanda, je sers une idéologie. On a marché dans tes rangs sans discuter, nous préparant soigneusement depuis des mois. Nous aurons avec nous tous les peuples esclaves du monde. Pendant que toi,

tu ne regardes que Bokondo. Tu préfères être premier ministre à Bokondo que serviteur d'une idéologie mondiale. Mais ton ambition égoïste est dangereuse, tu ne pourras jamais vaincre.

Boulani démarre et s'éloigne au volant de son véhicule.

MOUTANDA, à Boulani — Je réussirai ! A Adamou — Non, nous réussirons, Adamou, tu as raison, certaines forces sèment la division dans nos propres rangs. Il faut donner une idéologie d'union à Bokondo.

Un homme se précipite vers Moutanda.

L'HOMME — Moutanda, Moutanda, une foule déchaînée se rue vers le marché et tous ils crient contre Collard.

MOUTANDA — Où sont Kabala et Tadima ?

L'HOMME — Aux avant-postes.

MOUTANDA — Dis-leur de se rendre sur la place du marché, mobilise toutes nos forces, fais vite ! Viens.

Dissimulé derrière une haie, un sergent de la police a assisté à la scène. Il avertit aussitôt Collard.

LE SERGENT — Menace de révolution sur la place du marché. Adamou et Moutanda en danger.

COLLARD — Adamou et Moutanda ensemble ?

LE SERGENT — Oui, Monsieur.

COLLARD — Je comprends... Envoyez douze camions

de police armés tout de suite. Tenez la foule en respect, mais ne tirez pas.

LE SERGENT — Oui, Monsieur.

COLLARD, *à part* — Il faut que j'avertisse le roi. Lui seul peut sauver la situation.

La place du marché est en ébullition. Kabala et Tadima y haranguent la foule.

KABALA — Notre terre...

TADIMA — Liberté !

KABALA — Notre terre...

TADIMA — Liberté !

KABALA — Moutanda va faire un discours capital. Le jour espéré vient enfin d'arriver.

TADIMA — C'est l'aboutissement de tant d'années de préparation.

KABALA — Et après tant d'années de maquis, on va tous maintenant passer à l'action.

TADIMA — Nous serons vengés des menaces, des prisons, de l'esclavage.

KABALA — Quand Moutanda donnera le signal nous frapperons. Moutanda !...

TADIMA — Moutanda !... Moutanda !... Moutanda !...

LA FOULE — A bas Adamou ! Adamou à la porte ! A bas Collard ! Moutanda au pouvoir ! Moutanda... Moutanda...

Madame Palaver arrive avec ses femmes du marché. Elle monte sur l'estrade.

M^{me} PALAVER — Nous, les femmes, on veut se battre ! On veut se battre avec vous pour la liberté. Nous vous préparerons à manger et soignerons les blessés. Liberté... Liberté...

LES FEMMES — Liberté... Liberté...

Dans la boutique de Palaver. Après avoir lâché Moutanda, Boulani s'adresse à Palaver et à ses partisans.

BOULANI — Oui, c'est ton jour de chance. Nous allons vaincre parce que nous avons des hommes, des armes et des plans.

PALAVER — Mais est-ce que vous me soutiendrez vraiment ?

BOULANI — Je t'observe depuis très longtemps, Palaver. Sois notre chef, car tu en es digne. Mène Bokondo à sa libération.

PALAVER — Ralliez le Parti National Africain. Je ne suivrai jamais Moutanda. Mes partisans ne suivront jamais cet homme et sa tribu. Si nous voulons être délivrés des impérialistes, ce n'est pas pour devenir les esclaves des Babalawas.

Brandissant des pancartes, hurlant des slogans, les hommes de Palaver et de Boulani se mettent en route.

BOULANI — A bas Moutanda ! A bas le Parti de la Renaissance Africaine !

PALAVÉ — Allons tous au marché. Nous voulons la liberté dans la justice.

BOULANI — Liberté dans la justice !

TOUS — Liberté dans la justice ! Palaver ! Palaver ! Liberté dans la justice. Palaver ! Palaver !

De leur côté, Adamou et Moutanda arrivent au marché.

KABALA, à Tadima — Regarde, Moutanda et Adamou ensemble ! Regarde !

TADIMA, à Kabala — T'en fais pas, Moutanda est plus malin que lui. *A la foule* — Silence ! Silence ! Moutanda va parler.

Moutanda et Adamou arrivent sur l'estrade.

MOUTANDA — Ecoutez mes amis, vous mes loyaux camarades, mon discours aujourd'hui ne sera peut-être pas très long, mais c'est le plus important de tous ceux que j'ai prononcés. J'ai trouvé la route qui conduit à la liberté, pas demain, mais aujourd'hui. J'ai compris le mal que toutes nos intrigues et nos divisions ont fait à Bokondo, et je veux vous dire combien je le regrette.

KABALA — Qu'est-ce que tu regrettes ?

TADIMA — Quoi, tu regrettes ? Pourquoi tu dis ça ?

MOUTANDA — Je vous ai trompés et je vous ai abusés. Depuis toujours, le mobile de mes actions était mon succès personnel. On peut combattre pour la liberté, pour la démocratie, pour sa terre et malgré tout être un

dictateur dans son foyer et dans son parti. Aujourd'hui, j'ai trouvé une nouvelle voie...

TADIMA — Quoi ? Tu oserais désertier dans un instant pareil ?

MOUTANDA — Jamais ! Jamais ! Je lutterai avec vous plus fort encore, mais nous lutterons pour l'unité de Bokondo.

M^{me} PALAVER — Que faites-vous pour les taxes ? Qu'allez-vous faire, dites-le nous.

LA FOULE — Pas de taxes ! Pas de taxes !

MOUTANDA — Avant de régler cette question, entendons-nous avec John Palaver.

KABALA — Quoi ?

TADIMA — Qu'est-ce qu'il raconte ?

KABALA — Palaver ? Tu es fou ? !

PALAVER — Vous avez trouvé la voie de la liberté, votre liberté, pas la mienne.

BOULANI — A mort les Babalawas. Nous leur résisterons coûte que coûte.

UNE VOIX — A mort les Babalawas !

Des bagarres éclatent entre les deux partis. Un vent d'émeute et de panique saisit la foule. Soudain les combats cessent : du fleuve monte le martellement sourd des tam-tams, c'est le roi qui arrive.

Le roi s'est installé sur l'estrade. Asouunké, Adamou et Moutanda sont à ses côtés. La foule attend.

LE ROI — Adamou, est-ce que Monsieur Collard est arrivé ?

ADAMOU — Votre Majesté, le voilà qui vient.

Arrive Collard.

COLLARD — Bonjour, Altesse.

LE ROI — Adamou, comment satisfaire le peuple ?

ADAMOU — Moutanda leur parlait avant que Votre Majesté n'arrive.

LE ROI — Alors que Moutanda parle.

MOUTANDA — Votre Majesté, Adamou m'a fait voir la route qui mène à l'unité, à la seule vraie liberté. Mon cher John Palaver, je m'excuse de vous avoir maltraité, vous, votre tribu et le Parti National Africain. Je m'imaginai être supérieur. Veuillez me pardonner. Il ne nous reste plus qu'un espoir : c'est d'arriver à faire cesser nos divisions.

ADAMOU — Amis, tous nous avons crié : liberté, sans arrêt, mais même si nous retrouvons la liberté, nos pires oppresseurs demeureront avec nous : la haine, l'égoïsme, l'impureté, la malhonnêteté. Avec eux, nous ne pouvons pas être libres. John, vous avez mené le combat pour la liberté, êtes-vous des nôtres cette fois ?

Palaver hésite. Sa femme l'encourage.

PALAVER — L'attitude de mon vieil adversaire politique Moutanda, je le reconnais, m'a beaucoup surpris. Cet homme a changé complètement, et plus rien ne s'oppose à ce que je collabore avec lui pour assurer notre unité. Toutes les tribus de Bokondo pourront vivre et travailler ensemble dans une paix, une union permanentes.

Moutanda, je regrette profondément tout ce que je t'ai fait jadis.

MOUTANDA — Monsieur Collard, trop longtemps je vous ai haï et appelé l'ennemi de mon peuple. Je n'oublie pas les blessures qu'on nous a faites, mais la rancœur et la haine ne les guériront pas. Je vous demande de me pardonner. Je souhaite une révolution, une révolution encore plus forte, plus grande, où tous les deux, côte à côte, nous lutterions pour le même idéal et changerions le monde en commençant par nous.

COLLARD — J'ai douté de vous, Moutanda, et j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour vous nuire. Mais ces derniers jours, j'ai appris beaucoup de choses. Moi et mon pays, nous vous avons apporté des bienfaits en récoltant puissance et possession pour nous-mêmes, mais nous avons perdu vos cœurs, parce que nous étions persuadés être les seuls à avoir raison. Dès maintenant j'ai décidé de changer et je vais changer. J'ai pensé être le seul à pouvoir garder à Bokondo son unité. Mais, Adamou, maintenant que vous et Moutanda êtes unis, et Palaver aussi, humblement, je vais vous servir, vous et votre peuple.

M^{me} PALAVER — Et qu'allez-vous faire des taxes ?

Remous dans la foule.

COLLARD — J'ai quelque chose à dire à propos de cela. Une vraie liberté ne peut subsister si quelque individu ou quelque pays impose sa volonté. La raison qui m'a fait défendre ces taxes, c'est que c'était moi l'auteur du projet. Puis-je avoir votre permission de retirer mon projet, Majesté ?...

Il sort le texte de son projet, le déplie, le déchire.

Dès aujourd'hui, d'un seul cœur, tous unis, nous trouverons ce qui est juste.

Les hourras éclatent et se fondent en une immense clameur.

ASOUNKÉ — Mes amis, nous assistons à une révolution du cœur. Pour celui qui écoute, Dieu parle, Il indique la voie, car nul n'est libre s'il demeure prisonnier de la haine et de l'égoïsme. Votre Majesté, qu'avez-vous à dire ?

LE ROI — Mes chers et loyaux sujets, Dieu n'a pas voulu un monde divisé. Mais la division est entrée dans notre vie familiale et dans notre vie nationale, quand nous avons cessé de L'écouter. L'oisillon qui ne s'éloigne jamais de sa mère a toujours à manger. A l'encontre de cet oisillon, nous nous sommes envolés du nid maternel. Nous avons refusé, alors, d'écouter la voix de Dieu. Un âge nouveau s'annonce, basé sur les desseins de Dieu. On trouvera du travail pour tous les bras, du pain pour toutes les bouches et pour les cœurs vides un idéal qui les satisfera vraiment. C'est la révolution qu'Adamou apporte. Et faire partie de cette grande force créatrice d'unité devra être le couronnement de l'expérience de toute notre vie.

FIN

Refaire le monde

par Frank Buchman

Recueil des discours prononcés par l'initiateur du Réarmement moral au cours des vingt-cinq dernières années. Nouvelle édition comprenant tous les derniers discours.

Editions de Caux, 1958. 344 pages **Fr. 7.50**

Diffusion pour la Suisse: Librairie Payot, Lausanne

Refaire des hommes

par Paul Campbell et Peter Howard

L'art de réorienter les mobiles qui dirigent la personnalité.

Juillard, 1955.

128 pages, **Fr. 3.-**

L'Amérique a besoin d'une idéologie

par Paul Campbell et Peter Howard

Ce volume aborde les questions les plus brûlantes de l'actualité. On y trouve le récit de la création du film « Liberté ».

Editions de Caux, 1957. 181 pages **Fr. 4.50**

Diffusion pour la Suisse : Librairie Payot, Lausanne

Revue illustrée du Réarmement moral

Des articles et des photos provenant du monde entier.

32 pages le numéro. Abonnement (4 numéros) :

L'exemplaire : **Fr.1.50**

Fr. 5.-

Courrier d'information du Réarmement moral

Les nouvelles de l'action mondiale du Réarmement moral.

Paraît tous les quinze jours. Abonnement annuel :

Fr. 8.-

LIBERTÉ

Au cœur de l'Afrique, le jeune peuple de Bokondo se construit un avenir. Il a su garder la majesté de sa tradition ancestrale. Il vénère son roi. Il aime la couleur et l'animation de son marché. Il se divertit au cours de fêtes grandioses sur le fleuve. Mais il connaît aussi les luttes, les rivalités tribales et le lourd fardeau d'un joug étranger.

Le chef du parti nationaliste est un jeune révolutionnaire, Moutanda, qui appartient à la tribu la plus nombreuse. Il essaie de dresser le peuple contre l'administrateur colonial, un homme d'expérience, objet du ressentiment populaire. Dans la vie politique de Bokondo, il y a aussi un politicien ambitieux, chef d'un parti concurrent, et un autre personnage, plus discret celui-là, qui, utilisant l'un, manœuvrant l'autre, suit un plan bien établi. Mais il est un appui que tous les partis se disputent, celui de Mme Palaver, qui mène les femmes du marché. La situation politique s'aggrave brusquement à Bokondo parce que l'administrateur colonial vient de décider une augmentation des impôts. C'est l'occasion qu'attendait Moutanda pour passer à l'action. Mme Palaver s'apprête à faire manifester ses femmes. Les esprits s'échauffent. Un double attentat se prépare. Bokondo est au bord de la révolution.

C'est alors qu'Adamou, qui occupe la place tant enviée de Premier ministre, rentre d'une conférence internationale à l'étranger. Comment va-t-il faire face à la situation ? Il propose une autre révolution, plus profonde, plus radicale. Le conflit change de plan : il se livre sur la place du marché, au sein d'une masse surexcitée qui, scandant des slogans, brandissant des placards, réclame une solution ; il se livre aussi dans le silence des consciences.

La révolution apportée par le Premier ministre triomphe. C'est une liberté nouvelle, une liberté qui dépasse de beaucoup les frontières de Bokondo.